

La philologie sur la défensive

Autor(en): **Landfester, Ulrike**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): **22 (2010)**

Heft 85

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-971090>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La philologie sur la défensive

Instabilité économique oblige, les jeunes gens choisissent toujours davantage leur profession en fonction de critères d'utilité. Les branches apparemment inutiles, comme l'étude de la langue et de la littérature, perdent de leur attrait. Dans notre société multiculturelle, la philologie aurait pourtant un rôle d'actualité à jouer – pour autant qu'elle sache se faire entendre.

PAR ULRIKE LANDFESTER

Les philologues qui restent dans le monde universitaire pour y faire de la recherche et y enseigner sont de plus en plus rares – un constat qui se répercute au niveau du Fonds national suisse par la baisse du nombre de demandes de subsides de recherche dans ce domaine. Sur le plan financier, le travail en dehors du monde académique rapporte bien davantage en moyenne et, surtout, les chances de se voir attribuer une chaire sont incertaines et donc peu attrayantes, d'autant plus lorsqu'on a une famille à nourrir. Comparée aux sciences naturelles, la voie qui conduit à la thèse d'habilitation est longue et pénible. Pour pouvoir enfin la défendre ou obtenir une qualification équivalente sur le plan professionnel, il faut se frayer un chemin par l'assistantat, les postes financés par des fonds tiers et les bourses.

Ces objections à une carrière académique sont justifiées. Elles sont toutefois aussi le symptôme d'un problème plus fondamental encore. Depuis quelques années, au niveau européen, l'enseignement en langue et littérature est en perte de vitesse et les études en germanistique ne font pas exception. La pression liée à l'instabilité économique va croissant et la nécessité pour chacun d'opter pour une formation professionnelle en fonction de ses critères d'utilité fait que les lettres ont commencé à être perçues comme des secteurs d'activité marginaux.

Cette situation laisse songeur. En effet, le soupçon de luxe superflu qui pèse sur les disciplines littéraires et que l'on invoque pour dénoncer implicitement ou explicitement leur inutilité sociale, puis proposer la diminution des budgets qui leur seront alloués, n'est pas uniquement le fait de calomnies venues de l'extérieur : ces disciplines lui ont aussi prêté directement le flanc. Avec la scission entre sciences « dures » et sciences humaines à la fin du XIXe siècle, la philologie s'est retrouvée en bonne place parmi ces dernières et, de fait, acculée dans une position qui, par rapport



Peter Ruggie

aux sciences naturelles, lui déniait une certaine validité : celle d'une recherche fidèle aux faits et susceptible d'être mise à l'épreuve de la réalité. Elle s'est ainsi retrouvée cantonnée, par contraste, au territoire des spéculations. Résultat : dans la perception de la société, le savoir que gère la philologie a peu à peu pris un aspect peu palpable, éloigné de la réalité et frappé d'une certaine inadéquation.

Cette vision des choses est le résultat non de faits empiriquement vérifiés, mais d'une construction historique. Elle est donc forcément instable. Pourtant, sa longévité est remarquable puisqu'elle perdure jusqu'à aujourd'hui – notamment parce qu'en dépit (ou à cause) de la pression croissante dont elle est l'objet, la philologie académique s'est distinguée au cours des dernières années par sa retenue lorsqu'il s'agissait de rendre expressément visible son utilité réelle pour la société et par là même de se rendre indispensable sur le plan de la politique scientifique.

C'est ici qu'il faut intervenir. Il existe suffisamment d'arguments pour renforcer les lettres au niveau de la politique scientifique. Parmi eux, il y a notamment le fait qu'à l'ère de la mondialisation, une société multiculturelle ne peut tout simplement pas se permettre de marginaliser toujours davantage ses cultures d'origine. Ces arguments doivent être mis en évidence, formulés et se faire entendre avec vigueur, si la philologie académique veut regagner en attrait aux yeux de sa relève universitaire. ■

Ulrike Landfester est professeure de langue et de littérature allemandes à l'Université de Saint-Gall et membre de la Division sciences humaines et sociales du Conseil national de la recherche du FNS.